Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 22 (2006)

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Thomas Kadelbach, *Les brigadistes suisses au Nicaragua (1982-1990)*, Fribourg, ASTP, 2006, 269 p.

En Suisse, comme dans les autres pays d'Europe occidentale, la victoire sandiniste de 1979 suscite un intérêt sympathique dans la presse et un véritable engouement dans les milieux tiers-mondistes. Le premier disparaîtra bien vite, les Etats-Unis se chargeant de rappeler où se trouve le véritable intérêt du «monde libre», alors que le second est vivace une décennie durant, jusqu'en 1990, date de la défaite électorale, démocratiquement acceptée, du Front sandiniste de libération nationale (FSLN). Cet engouement s'exprime à travers un mouvement large qui rassemble des groupes tiers-mondistes divers, des marxistes aux chrétiens, et se manifeste par la constitution de comités de solidarité avec le Nicaragua (ils seront 26 en 1986) qui multiplient les initiatives: information et propagande en faveur du FSLN, récolte de d'argent et de matériel, fêtes, défilés de protestation, manifestations et expositions, lobbying auprès des autorités fédérales pour qu'elles accordent un soutien plus net à la reconstruction du Nicaragua. Mais l'expression la plus spectaculaire de la solidarité est sans doute constituée par le départ de volontaires qui se rendent au Nicaragua pour participer sur place à des tâches concrètes de soutien, au sein d'équipe de travail volontaires qui prennent le nom de «brigades». Le nom renvoie aux souvenirs glorieux de la Guerre d'Espagne, même si, contrairement aux années trente, cet engagement est un engagement civil: les organes de la solidarité responsables des brigades interdisent en effet aux participants de porter des armes et de prendre part aux activités militaires sandinistes. Mais cette référence renvoie à un élément important: l'internationalisme. En effet, à la différence des coopérants de la DDC ou des délégués du CICR, la plupart des brigadistes inscrivent leur action dans une vision politique: il s'agit de soutenir d'une manière ou d'une autre le projet sandiniste et non pas d'apporter une simple aide humanitaire à un pays pauvre. Certes, l'analyse n'est pas unanime, et entre un «autonome» zurichois, une militante du PSO, un catholique adepte de la théologie de la libération ou une militante pacifiste du Centre Martin Luther King, les divergences sont nombreuses, mais tous voient dans le projet sandiniste la preuve que l'on peut changer le monde.

La première brigade suisse, formée par le Comité de solidarité de Genève et composée d'une quarantaine de personnes, travaille durant l'été 1982. Dès la fin de 1983, la constitution de brigades est accélérée par l'invasion de Grenade par les Etats-Unis. En effet, persuadé qu'il s'agit là d'un avertissement américain, et craignant d'être le suivant sur la liste, le gouvernement sandiniste adresse un appel pressant à la solidarité internationale, estimant que la présence de volontaires étrangers au Nicaragua pourrait être un élément dissuasif face à

un plan américain d'intervention militaire — faux calcul puisque, comme l'on sait, la Contra ne reculera pas devant les assassinats de coopérants étrangers. Au total, en dix ans, ils seront environ 800 Suisses à partir ainsi avec une brigade, pour des durées plus ou moins longues, de quelques semaines à une année.

C'est à ces brigadistes qu'est consacré le livre de Kadelbach. Après avoir évoqué le cadre institutionnel, et notamment la création d'un Secrétariat d'Amérique centrale, basé à Zurich, chargé de la difficile coordination des projets lancés par les différents comités de solidarité, l'auteur s'attarde sur les divers types de brigades et leurs réalisations. En effet, selon leurs compétences et le temps dont ils disposaient, les volontaires suisses se sont enrôlés dans des brigades de solidarité, de paix ou de santé, ou encore des brigades ouvrières. De courte durée, ne réclamant pas de compétences professionnelles particulières, les premières accueillent près des trois quarts des volontaires, à qui elles offrent la possibilité de participer à des tâches de soutien comme la récolte de café ou la construction d'infrastructures sociales. Les brigades de santé ou les brigades ouvrières font, elles, appel à des professionnels – infirmières, médecins pour les premières, ouvriers du bâtiment pour les secondes – dont le séjour est plus long, de six mois à une année. Enfin, les brigades de la paix, les moins nombreuses, séjourneront plusieurs semaines dans des villages à la frontière entre Honduras et Nicaragua, mais leur idéal d'interposition non-violente se révèle rapidement inapplicable et leur travail sera surtout d'information.

Nourrissant son texte de témoignages, Kadelbach donne une image nuancée du séjour de ces volontaires. Pour la plupart d'entre eux, malgré les difficultés – maladies, dureté d'un travail inhabituel, dénuement, rigueur du climat, crainte des attaques de la Contra, etc. – et malgré un brin de déception parfois – les contacts avec la population locale ne furent pas toujours aussi bons qu'espérés –, l'expérience fut positive, enrichissante et ils en gardent un souvenir profond. En dépit de sa modestie en termes d'apports financiers ou matériels, en comparaison avec l'aide institutionnelle de la Confédération, la solidarité brigadiste a offert un important soutien moral à la population nicaraguayenne. Elle a également alimenté en Suisse une contre-information, essayant d'attirer l'attention de l'opinion publique sur la politique américaine en Amérique centrale, mais sans disposer des relais politiques et médiatiques suffisants pour contrer l'image de pays « communiste et totalitaire » diffusée par les milieux officiels et les grands journaux.

Alain Clavien

* *Cet ouvrage est mal distribué en librairie. Pour le commander : Chaire d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, tél. : 026 300 97 61 ou courriel : martha.moor@unifr.ch*

Malik MAZBOURI, *L'émergence de la place financière suisse (1890-1913), Itinéraire d'un grand banquier,* Lausanne, Antipodes, 2005, 597 p.

La place financière helvétique est aujourd'hui l'une des plus importantes du monde. La Suisse est le pays qui détient le plus de capitaux à l'étranger par tête d'habitants et ses instituts financiers forment le plus important centre de gestion de fortune offshore du monde. Imaginons que cela vous

intrigue: vous vous demandez l'origine de cette singularité et entreprenez quelques recherches en bibliothèque pour assouvir votre curiosité. Là, vous apercevrez bientôt que vos espoirs d'en savoir plus sont maigres. Vous trouverez certes, quelques plaquettes éditées par les banques, des ouvrages anciens et descriptifs, souvent écrits par des juristes ou des économistes sur tel aspect particulier du système bancaire suisse. Mais les ouvrages historiques récents sur le sujet se comptent littéralement sur les doigts d'une main. La raison principale de cette lacune est évidente: ici plus qu'ailleurs, les banques ont érigé le secret des affaires en vertu cardinale, et l'historien désirant plonger ses yeux dans les archives des instituts financiers se heurte le plus souvent à une fin de non-recevoir polie, ferme et définitive.

L'ouvrage de Malik Mazbouri publié en été 2005 est donc de ce point de vue tout à fait exceptionnel. Fruit de recherches ayant débuté voici plus de 16 ans, ce travail issu d'une thèse de doctorat jette sur la base de sources inédites puisées dans treize fonds d'archives différents un éclairage des plus vifs sur l'émergence de la place financière suisse à la période décisive de la Belle Époque. Résumons rapidement la trame biographique qui constitue le fil rouge – mais non l'essentiel – de cet ouvrage: Léopold Dubois est un des plus importants banquiers suisses de cette période. Rien ne le prédisposait pourtant à la carrière brillante, qu'il achève en 1928 au poste de directeur de la Société de Banque Suisse (SBS) de Bâle, l'une des deux principales banques commerciales helvétiques d'alors. Fils d'un ouvrier horloger neuchâtelois, bientôt orphelin, Dubois connut une ascension sociale vertigineuse. Il devint instituteur, puis, après un heureux mariage, directeur de la Banque Cantonale Neuchâteloise, enfin premier directeur financier des CFF. C'est à sa présence efficace à la tête de la direction financière de la nouvelle régie publique créée au moment du rachat des chemins de fer par la Confédération – à la fois le plus gros employeur et le plus important emprunteur de capitaux de Suisse – que Dubois dut d'être recruté en 1906 par la SBS. Administrateur-délégué, puis on l'a dit, Président de cet institut, il fut dès lors un des principaux architectes de l'extension alors soutenue de la place bancaire helvétique.

Le projet biographique des recherches de Malik Mazbouri a permis d'émousser quelque peu la méfiance du monde bancaire devant toute démarche historique et a constitué un sésame d'accès aux précieuses archives bancaires évoquées plus haut. Pourtant, l'essentiel et l'originalité de la démarche consistent à replacer la trajectoire particulière de Léopold Dubois – qui fait l'objet de la première partie de l'ouvrage – dans un cadre historique plus large. Le propos principal de l'ouvrage consiste donc bien à montrer comment se mirent en place, entre 1895 et 1913, les principaux ingrédients qui formèrent les conditions du succès ultérieur de la place financière helvétique. Celui-ci fut d'abord rendu possible par le rachat des chemins de fer en 1898 – qui créa un véritable marché des capitaux en Suisse – et par l'ouverture de la Banque Nationale Suisse en 1907 – indispensable pour conférer à la monnaie helvétique une stabilité dont elle était auparavant dépourvue. Simultanément, s'affranchissant de la tutelle de la place financière française et face à la concurrence de plus en plus vive du «Senior partner» allemand, les grandes banques commerciales suisses jetèrent – déjà! – les bases solides de leur

essor international. La stratégie ébauchée à cet effet était complexe, faite de cartellisation, d'internationalisation, de course aux partenaires industriels dans une atmosphère de concurrence interbancaire violente.

Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage ici recensé que de parvenir d'ailleurs à ancrer cette histoire économique complexe ici restituée dans un espace social – celui de la grande bourgeoisie helvétique et plus particulièrement bâloise – radiographiée avec précision. Cette démarche permet en effet de rendre tangibles les différents aspects tantôt concrets, tantôt symboliques, jamais gratuits des luttes de pouvoir, des rivalités et des alliances des différentes factions qui la composent.

Un seul regret par rapport au menu de lecture ici proposé. Retraçant les stratégies de fond et les éléments structurants des progrès fulgurants de la place financière helvétique de l'époque, le livre manque parfois de repère sur les opérations courantes, sur «le pain quotidien» des grands banquiers et de leurs salariées. On aimerait en savoir plus, par exemple, des nombreuses commissions prélevées sur ces opérations en compte courant, à elles seules suffisantes pour justifier de gros démarchages auprès de potentiels clients. Et comment le petit personnel bancaire – alors fort mal payé, on le sait – percevait-il les rêves de grandeur de ses patrons? Des dimensions importantes de la réalité du monde bancaire certes esquissées restent à explorer – et l'auteur le sait, qui pose déjà les jalons de recherches à venir.

Rien, dans cette monographie, ne rappelle les défauts parfois fréquents de celles-ci: prenant de la distance avec son sujet, replaçant l'histoire du personnage et de la banque analysée dans un contexte helvétique et ce contexte dans une perspective internationale, le propos central est adossé à une grande maîtrise du champ historiographique de l'histoire bancaire. Alignant dans ses dernières pages une bibliographie impressionnante de près de 800 titres, l'ouvrage apparaît comme le premier volet de recherches plus larges sur l'histoire de la place financière suisse. En un mot, le lecteur curieux de mieux comprendre l'histoire de la place financière helvétique trouvera avec cette recherche incontournable de quoi résoudre de nombreuses interrogations simplement demeurées sans réponse jusqu'ici.

Olivier Longchamp

Carole Villiger, *«Notre ventre, leur loi!». Le Mouvement de Libération des Femmes de Genève (1971-1980),* mémoire de licence, dir. Prof. François Vallotton, Université de Lausanne, octobre 2005; Julie de Dardel, *«Le personnel est politique». Révolution sexuelle et Mouvement de Libération des Femmes à Genève (1970-1977),* mémoire de licence, dir. Prof. Michel Oris, Université de Genève, oct. 2005.

Consacré aux «Contestations et Mouvements 1960-1980», le dernier numéro des *Cahiers d'histoire du Mouvement Ouvrier* (N°21/2005) signalait dans une note introductive l'absence de contributions sur les «années MLF» en raison de l'inexistence de recherches historiques sérieuses portant sur la Suisse romande. Le rendez-vous avec l'histoire du féminisme radical helvétique a été manqué de peu, car quelques semaines à peine avant la parution de ce numéro thématique sur les mouvements sociaux,

deux mémoires universitaires – non publiés à ce jour – venaient partiellement combler cette lacune historiographique. Ces recherches pionnières contribuent à sortir du silence et de l'oubli l'histoire des mouvements de libération de femmes, histoire dont l'importance est trop souvent occultée par les récits traditionnels militants – généralement masculins – et par l'enseignement académique. La restitution de cette mémoire constitue en soi l'apport fondamental de ces deux travaux.

Centrées sur une analyse plus spécifique du MLF-Genève, ces études reposent sur des corpus de sources qui se recoupent à bien des égards, mais les auteures proposent toutefois une lecture différente, bien que complémentaire, de l'histoire du mouvement genevois.

Au travers d'une étude minutieuse des sources écrites du MLF déposées à l'Espace Femmes International (EFI) et à la bibliothèque Filigrane à Genève, et d'entretiens oraux avec des protagonistes de l'époque, Carole Villiger dresse un portait vivant de MLF-Genève de sa constitution en 1971 à sa disparition de la scène publique au début des années 80. En privilégiant une histoire interne de la «section» genevoise, en s'arrêtant sur les temps forts du mouvement et les thèmes de mobilisation, l'auteure dégage une chronologie fine de cette décennie foisonnante d'activités féministes. Une large place est également laissée à la présentation du mode d'organisation et au fonctionnement du MLF-Genève, ainsi qu'aux formes d'intervention anticonformistes de celui-ci dans l'espace public. Cette description du MLF est également complétée par une analyse de presse visant à évaluer la médiatisation des actions du MLF-Genève.

Le fil conducteur de l'analyse proposée par Julie de Dardel s'articule autour la centralité du corps et de la sexualité dans le renouveau du féminisme. L'étude ne vise donc pas une histoire exhaustive du MLF-Genève, mais une analyse du rapport qu'a entretenu ce mouvement avec la révolution sexuelle. Ainsi, l'auteure revient en premier lieu sur les écrits des précurseurs de la révolution sexuelle (Reich et Marcuse) et leurs impacts sur la Nouvelle Gauche intellectuelle. En se basant sur le cas du MLF-Genève, qu'elle inscrit toutefois dans une perspective internationale, elle présente ensuite de manière très pertinente les fondements de la critique féministe de révolution sexuelle et le projet politique féministe qui, selon le slogan «le personnel est politique», place au centre de son analyse le corps et la sexualité. Une dernière partie reposant sur les sources déposées à EFI et des interviews de militantes relate les expériences de «révolution de la vie quotidienne» tentées par le MLF-Genève pour briser les frontières entre élaboration théorique et pratiques militantes.

Témoins d'une histoire récente encore largement méconnue, ces travaux ont le mérite d'ouvrir la voie à des recherches ultérieures qui permettront de montrer l'importance des MLF helvétiques dans l'histoire des mouvements sociaux des années 1970.

Céline Schoeni

N.b. : Le mémoire de Julie de Dardel sera publié aux Éditions Antipodes début 2007.

Albert Minnig & Edi Gmür, *Pour le bien de la révolution,* présentation et traduction de Marianne Enckell, Lausanne, CIRA, 2006, 141 pages.

Cette nouvelle publication du CIRA reproduit les journaux personnels rédigés par deux Suisses engagés dans des milices antifascistes durant la guerre civile espagnole. Albert Minnig, d'Yverdon, et Edi Gmür, de Zurich, ne se sont pas engagés dans les Brigades internationales, mais dans la CNT-FAI, puis dans la Prima Colonna italiana, pour le premier; dans le Groupe international de la Colonne Durruti pour le second.

Ces deux textes sont d'autant plus intéressants qu'ils rendent compte d'une expérience moins connue que celle des Brigades internationales. Ils illustrent la complexité de la guerre civile, en particulier l'existence et l'affrontement de deux camps, de deux logiques aux objectifs bien différents pour ce qui concernait l'engagement des anti-fascistes.

Albert Minnig ne concevait la discipline que librement consentie; il a donc tout fait pour éviter d'être enrôlé dans une milice militarisée. Il se méfiait comme de la peste des hiérarchies instituées. « Dans les villages de l'arrière-garde, note-t-il, des officiers couverts de galons et d'étoiles se promènent, réveillant chez plusieurs miliciens des instincts d'ambition à peine endormis. »

Quant à Edi Gmür, il s'est retrouvé un peu par hasard dans un groupe allemand de la colonne Durruti. Son journal exprime une certaine perplexité après les événements de Barcelone de mai 1937 qui ont fait éclater les oppositions et les violences internes au sein de ceux qui combattaient la rébellion franquiste. « Bien que les anarchistes d'ici me soient très sympathiques comme personnes, écrit-il, et que le travail culturel qu'ils ont fait jusqu'ici soit impressionnant, je trouve que ce sont des personnes trop idéalistes, presque trop honnêtes pour faire une politique pragmatique qui mène à la victoire, et donc au maintien des acquis révolutionnaires ».

Victoire, révolution, ce fut là un point de rupture au sein des forces républicaines au cours de la guerre civile. Il fallut en réalité choisir entre guerre et révolution. Et ce fut la guerre qui l'emporta. Mais « la guerre dévore la révolution », comme l'écrivit le libertaire français Pierre Ganivet, cité par Marianne Enckell dans sa préface.

Ces deux témoignages écrits sont d'une très grande richesse. Ils disent le quotidien du combattant, la peur, les problèmes de commandement. Mais ils évoquent aussi le contexte politique, l'ambiance des permissions, les discussions politiques, notamment pour Edi Gmür et deux de ses camarades, considérés comme des communistes alors qu'ils fréquentaient des anarchistes. Ils relatent des combats, des actes de courage, mais aussi des camarades tombés, beaucoup de camarades tombés.

En Suisse, ces récits avaient déjà été publiés dans la presse. Mais c'est une belle idée que de nous les proposer aujourd'hui en français dans une version remaniée et utilement commentée !

Charles Heimberg

Renato & Encarnata Simoni, *Cretas. Autogestione nella Spagna repubblicana (1936-1938),* Lugano, La Baronata, 2005, 330 pages.

Cet ouvrage est une version italienne remaniée et mise à jour d'un mémoire de licence que les auteurs avaient déjà eu l'occasion de publier en espagnol. Leur étude porte sur un aspect insuffisamment connu de la guerre civile espagnole, la collectivisation des terres dans la région de l'Aragon où le syndicalisme libertaire de la CNT était fort bien implanté. C'est en quelque sorte une micro-histoire particulière, mais emblématique, d'un petit village qui est le village d'origine d'Encarnata Simoni; c'est surtout le récit d'une tentative de collectivisation dans une communauté rurale qui avait été dominée jusque-là par les forces tenaces du conservatisme et de la tradition.

Les auteurs dressent tout d'abord un vaste tableau de la situation espagnole et du contexte particulier du village de Cretas, situé dans une zone de l'Aragon proche de la Catalogne, où la langue locale se comprend mieux à Barcelone qu'à Teruel ou Saragosse. Ils décrivent notamment le temps rural, dicté par les rythmes de la nature, les rituels de la nuptialité, les traditions festives et religieuses. Ils évoquent également la vie politique villageoise et sa configuration particulière, vu le poids des libertaires, lorsque Cretas et la région ont été libérés, pour quelques mois, d'une courte domination des représentants locaux des forces antidémocratiques qui soutenaient les rebelles de l'été 1936.

L'expérience de collectivisation des terres à Cretas n'a bien sûr pas été sans résistances ni contradictions. Les colonnes anarcho-syndicalistes ne se sont pas imposées à tous; mais la pression sociale a été forte, et des erreurs ont été commises. La nouvelle moralité sociale qu'il s'agissait de faire prévaloir allait d'autant moins de soi que les milieux concernés avaient été très dépolitisés jusque-là. Mais il n'en reste pas moins que la production a fonctionné et que les témoins se souviennent avoir eu bien plus faim au cours des années ultérieures.

Le récit de l'expérience de Cretas, qui rappelle à certains égards le film *Tierra y Libertad,* tourné par Ken Loach en 1995, est forcément aussi celui de la guerre dans la guerre; et du démantèlement de l'expérience collectiviste en 1937 par les forces républicaines, communistes en particulier. Il se poursuit un an plus tard par la répression franquiste et la défaite.

La préface de Claudio Venza fournit les indications bibliographiques les plus essentielles quant à l'évolution récente de l'historiographie espagnole sur cette thématique. Elle s'interroge aussi, à juste titre, sur la pertinence de la tendance que l'on observe aujourd'hui dans le monde des historiens, consistant à mettre sur le même plan tous les actes de violence qui ont surgi des deux camps. Il n'y a certes aucune raison d'occulter le fait que cette violence ait effectivement été croisée, provenant de tous les belligérants; mais le récit de Cretas au cours de la guerre civile illustre bien qu'elle ne fût pas de même nature, ni de même intensité, du côté des rebelles franquistes et du côté des antifascistes.

Charles Heimberg

Louis Mercier Vega, *La chevauchée anonyme.* Une attitude internationaliste devant la guerre (1939-1941), Postface de Charles Jacquier, Marseille, Agone-Mémoires sociales, 2006, 264 pages.

L'avantage du genre romanesque, dans ce beau livre de Louis Mercier Vega, c'est à la fois d'être libre de ne pas en dire plus que nécessaire, d'où l'usage abondant des pseudonymes, et de passer par des constructions narratives qui évoquent une nébuleuse libertaire difficile à saisir. Cela permet aussi d'intégrer des récits plus classiques, comme ceux de ces voyageurs traversant l'Atlantique : on y évoque des formes de sociabilité et d'agitation sociale, on s'y demande par exemple s'il fallait, au cours de la guerre civile, respecter le travail et le savoir-faire d'un forgeron espagnol qui avait fabriqué un portrait d'Alphonse XIII, etc. La postface de Charles Jaquier précise l'essentiel de la biographie de l'auteur. Il vaudrait donc mieux la lire d'abord, en ne se contentant pas des notes de bas de page qui accompagnent le texte, pour bien comprendre le récit et ses enjeux. Mais en même temps, dans ce roman autobiographique et historique, le récit romanesque est suffisant pour prendre la mesure collective de ces itinéraires marginaux, mais fort intéressants, qui sont surtout révélateurs des désespoirs d'une époque, en particulier de ceux qui ne voulurent ni du fascisme, ni de la guerre.

Ce roman autobiographique a été écrit par Mercier, alias Charles Ridel, en réalité Charles Cortvrint, un militant libertaire atypique, minoritaire à plusieurs égards, y compris au sein de sa propre mouvance. Il évoque le drame de la Seconde Guerre mondiale en face de laquelle les anarchistes les plus sincères, désespérés et minorisés par l'air du temps, se résolurent à chercher une troisième voie entre la soumission à l'ordre nouveau et un engagement militaire contre les fascismes jamais exempt de toute dimension nationale. Il avait déjà été publié en 1978, à Genève, par les Éditions Noir.

La Chevauchée anonyme est un récit traversé par une tension tragique. Il fallait certes libérer l'Europe du joug barbare des fascismes. Mais une guerre pouvait-elle être «juste» pour autant? Hiroshima, Nagasaki et les victimes civiles des bombardements alliés peuvent nous inciter à y réfléchir; sans même évoquer la question de savoir si tout le possible a vraiment été mis en œuvre, et assez tôt, par les Alliés pour éviter la destruction des Juifs d'Europe. Cette obstination des libertaires à ne pas céder au militarisme et à quelque forme de nationalisme que ce soit, aussi discutable qu'elle pouvait paraître dans le contexte de l'agression des fascismes, n'en comprenait pas moins une certaine dimension morale. Pour Mercier, elle a fini par déboucher sur un engagement dans les F.F.I. (Forces Françaises Libres), choix qui a été discuté à son tour dans les milieux intéressés.

«Un coup porté à Mussolini me paraît utile, quel que soit celui qui le porte», dit ainsi l'un des personnages du roman; auquel il est rétorqué que les antifascistes «comme nous» continuent d'être mis en prison et expulsés, que «cette guerre n'est pas la nôtre» et qu'il y a «des périodes où l'on ne peut rien, sauf ne pas perdre la tête».

Mais le roman de Mercier dresse avant tout le tableau d'un réseau international du monde libertaire, qui a notamment été fort utile pour les exilés partis pour l'Amérique Latine; tout en nous rendant compte de l'expérience du contact avec

d'autres peuples. «Ici, dit un compagnon, tout est comme ailleurs, parce que partout les hommes ont une tête et un estomac, mais [...] tout est quand même différent.» Et il ajoute que «le vocabulaire des Européens émigrés ne colle jamais avec ce qui se passe ici. C'est une belle occasion que tu as d'apprendre. Comme moi j'apprends de vous».

Charles Heimberg

***La befana rossa. Memoria, sociabilità e tempo libero nel movimento operaio ticinese,* sous la direction de Marco Marcacci, Bellinzone, Fondation Pellegrini-Canevascini, 2005, 220 pages.**

Cet ouvrage collectif, issu des travaux d'un groupe d'historiens de la Fondation Pellegrini-Canevascini, évoque la sociabilité ouvrière sous toutes les formes qu'elle a prises dans le cas tessinois. Il s'ouvre à juste titre sur l'idée de «socialisme imaginé», rappelant cette dimension essentielle des pratiques collectives du mouvement ouvrier, mais aussi qu'elles ont longtemps été négligées par ses historiens. Il évoque ensuite le Premier Mai, les congrès socialistes du Monte Ceneri, les pratiques commémoratives, les Maisons du Peuple, les associations de randonneurs ou encore le scoutisme ouvrier.

La mémoire collective est toujours une construction sociale qui exerce une fonction dans le présent. S'agissant du mouvement ouvrier, son effacement, sa discrétion, comme pour ce monument dédié à Canevascini qui se trouve en pleine nature, et une certaine manière de rendre hommage à la souffrance au travail et à la subalternité ne relèvent bien sûr d'aucune neutralité politique; alors même qu'au-delà d'un Premier Mai qui est de plus en plus neutralisé, le mouvement social n'affirme guère de références identitaires et mémorielles susceptibles de l'aider à s'affirmer dans une perspective émancipatrice.

Il en va sans doute des Maisons du Peuple comme de toutes les formes ouvrières de loisirs ou de sociabilité: elles peuvent servir la pacification sociale ou viser cette même perspective d'émancipation sociale. Il en va de même dans le domaine du sport pour lequel le mouvement ouvrier a tenté de créer ses propres organisations, indépendantes du sport bourgeois. L'exemple particulier d'une Union tessinoise ouvrière de randonneurs montre combien la tendance à la dépolitisation peut être très forte dans ce genre d'associations, fussent-elles nées dans un contexte syndical et ouvrier. De 1919 à 1939, on est même passé d'un alpinisme socio-hygiénique à un alpinisme patriotique.

La «befana rossa», destinée aux enfants de la classe ouvrière, qui donne son titre à l'ouvrage, a été une particularité tessinoise, liée à la culture italienne. Cette pratique de l'Épiphanie ouvrière s'est notamment affirmée au cours des années trente pour contrecarrer une pratique analogue des milieux fascistes.

Beaucoup de ces pratiques culturelles et identitaires du mouvement ouvrier ont aujourd'hui disparu, se sont neutralisées ou ont perdu une partie de leur sens initial. D'où l'importance de bien les connaître et de les placer au centre d'un renouvellement de l'histoire du monde ouvrier, de ses approches et de ses thématiques.

Charles Heimberg

Anson RABINBACH, *Le moteur humain. L'énergie, la fatigue et les origines de la modernité.* Paris, La fabrique éditions, 2004, 555 p. (1re éd. en anglais 1991).

Au XIXe siècle, le travail est au centre des préoccupations de la société. Il s'impose comme l'élément clé de développement, de progrès et de prospérité. Mais en contrepartie, il se heurte à des incompréhensions quant à son fonctionnement, ses modalités, ses impacts et ses limites. La métaphore du moteur humain est utilisée pour rendre compte de la transformation de l'énergie universelle de la nature en travail mécanique et de l'intégration de l'organisme humain dans des processus techniques très spécialisés. L'étude de Rabinbach vise justement à documenter cette image de la force de travail et à comprendre la révolution conceptuelle issue des découvertes scientifiques du XIXe siècle et en particulier de la thermodynamique. Des penseurs marxistes sur la force de travail (*Arbeitskraft*) aux travaux de médecins (Marey, Mosso) sur l'étude du mouvement, elle passe en revue toute une vaste littérature ayant trait à l'approche scientifique du corps humain au travail et débouchant *in fine* sur l'émergence d'une véritable science européenne du travail, mêlant éthique, science et politique. Aux yeux de Rabinbach, celle-ci transforme la perception du travail qui devient un objet scientifique à part entière. Les pertes de rentabilité cessent d'être la faute à la paresse des ouvriers pour se comprendre comme une usure physique et mentale du métabolisme. L'obsolescence du corps est reconnue comme un fait objectif scientifiquement prouvé et auquel la science tente de trouver une solution. En cessant d'être un état subjectif, la fatigue devient ainsi un objet d'investigation où la recherche de ses lois, de son étiologie et de sa nature chimique s'accompagne de celle d'un vaccin pour éliminer ses effets négatifs. La fatigue est dès lors considérée comme l'ultime rempart de protection du moteur humain qui a ses limites objectives.

Ces considérations ouvrent la portent aux intenses réflexions et aux importantes réalisations qui traversent la fin du XIXe siècle et la première moitié du XXesiècle sur l'organisation du travail (le taylorisme, le fordisme, etc.) et sur le courant physiologiste qui commence à animer la médecine, l'hygiène, la psychologie du travail et les statistiques sociales.

L'ouvrage de Rabinbach est réellement fascinant parce qu'il rétablit toute l'épaisseur réflexive de la notion de travail et de la fatigue. Il nous fait entrer, par une approche combinant l'histoire des idées et celle des représentations, dans un débat qui avait été un peu trop rapidement laissé aux économistes. C'est une contribution majeure non seulement à l'histoire du travail, mais aussi à l'histoire sociale et économique des XIXe et XXe siècles.

Laurent Tissot

Laurent HEYBERGER, *La révolution des corps. Décroissance et croissance staturale des habitants des villes et des campagnes en France, 1780-1940.* Presses universitaires de Strasbourg et Pôle éditorial de l'Université de Technologie de Belfort-Montbéliard, 2005, 750 p.

« La taille des hommes devient d'autant plus haute, et leur croissance s'achève d'autant plus vite que, toutes choses étant égales d'ailleurs, le pays est plus riche, l'aisance plus générale ; que les logements, les vêtemens, et surtout la nourriture, sont meilleurs, et que les peines, les fatigues, les privations éprouvées dans l'enfance et la jeunesse sont moins grandes. » Ces propos, écrits en 1829 par Louis-René Villermé, servent de fil de conducteur à cet ouvrage. Pour tenter de mesurer les niveaux de vie grâce à la stature moyenne des populations, Laurent Heyberger a réuni un corpus de plus de... 290 000 données de conscrits entre 1780 et 1940 et concernant quatre évolutions régionales et locales différentes : la Brie, le Limousin, l'Alsace rurale et Mulhouse.

Inutile donc de dire que son travail, réellement gigantesque, permet de jeter des éclairages tout à fait novateurs sur plusieurs phénomènes économiques et sociaux que l'utilisation des sources classiques (liste de salaires, mercuriales, rapports médicaux, enquêtes publiques, etc.) n'arrive pas toujours à saisir. La stature moyenne enregistre toutes les expériences du corps durant les vingt premières années de l'existence. Elle permet notamment de renseigner sur les agressions physiques du monde extérieur et sur les dépenses d'énergie des populations passées. A cet égard, l'histoire anthropométrique, pendant longtemps si décriée, trouve sous la plume de ce jeune historien une nouvelle vigueur, car elle autorise des comparaisons, sur un corpus de sources homogène, entre populations rurales et urbaines à des époques différentes, entre des petits exploitants et des salariés agricoles, mais aussi entre des artisans et des ouvriers. Par exemple, la diminution de deux à trois centimètres de la stature moyenne des Mulhousiens entre les cohortes de naissance 1796/1806 à 1859 est clairement due, pour Heyberger, à la dégradation des conditions de vie des citadins : la faiblesse des salaires et leur irrégularité ne permettent pas aux ouvriers mulhousiens de se nourrir convenablement, et ce malgré l'arrivée du train qui assure pourtant un meilleur approvisionnement de la ville. La nuance « pessimiste » que porte cette analyse dans l'appréciation des niveaux de vie des premières générations de la Révolution industrielle contraste avec le regard plus optimiste qu'elle est en mesure de jeter pour la première moitié du XXe siècle. L'augmentation des revenus, l'amélioration des niveaux de développement, les progrès de la médecine se conjuguent avec une diversification du régime alimentaire qui provoque une croissance anthropométrique sans rapport avec l'évolution des salaires et du PIB. A quand les mêmes recherches pour la Suisse ?

Laurent Tissot

L'ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER (AEHMO) a pour but de mieux faire connaître l'histoire économique, sociale et politique de la Suisse romande et en particulier celle du mouvement ouvrier, par le biais de colloques, de conférences, d'expositions, de publications.

Elle s'intéresse aux sujets les plus variés : partis politiques, syndicats, presse, salaires, conditions de travail, relations hommes-femmes, vie quotidienne, activités culturelles et sportives... sous un aspect critique, permettant d'appréhender les lumières et les ombres de l'histoire du mouvement ouvrier.

Elle recueille et conserve des documents de toute nature, textes manuscrits ou imprimés, photos, affiches, enregistrements, etc., concernant l'histoire du mouvement ouvrier. Ces documents sont déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ; ils peuvent être consultés par les chercheurs et les personnes intéressées en s'adressant au Département des manuscrits, BCU, 1015 Lausanne-Dorigny.

En adhérant à l'Association (25 francs pour les membres individuels, 100 fr. pour les membres collectifs, y compris la livraison du Cahier annuel), en la soutenant financièrement, en lui confiant les documents que vous détenez, vous participez à son effort de construire une mémoire collective du mouvement ouvrier.

Dans ce numéro :

Laurent Tissot, Introduction
Johann Boillat, La gestion du personnel dans une compagnie ferroviaire
Carine Cornaz, Mines et Salines de Bex dans la première moitié du XIXe siècle
Christian Ghasarian, Rendement et qualité du travail dans le bâtiment
Pierre Jeanneret, Le travail paysan dans les Montagnes du Chablais vaudois
Régis Huguenin, Voir le travail : les photographies de l'entreprise Suchard
Laurence Marti, Le travail dans l'industrie de la machine-outil à Moutier
Francesco Garufo, Les travailleurs frontaliers dans l'horlogerie (1945-1980)
Aline Burki et Leana Ebel, L'embauche de femmes immigrées dans l'horlogerie
Claude Cantini (avec une présentation de Michel Busch), Grèves !
Charles Heimberg, Mourir d'amiante, un drame social décalé
Chroniques et comptes rendus

AEHMO, case postale 5278, 1002 Lausanne

Diffusion en librairie :
Editions d'en bas,
12 rue du Tunnel, 1005 Lausanne
25 francs suisses

ISBN 2-8290-0331-4

9 782829 003318